



# LE THÉÂTRE DES IDÉES

15 18 20 21 22 juillet

GYMNASE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

15 18 20 21 22 juillet À 15H

GYMNASSE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH – durée 2h

conception et modération **Nicolas Truong**

Fondé sur des interventions dialoguées d'écrivains, d'artistes, d'historiens, de philosophes, d'anthropologues ou de sociologues, le Théâtre des idées contribue à éclairer certaines questions soulevées par la programmation et à construire un espace critique en résonance avec les thématiques abordées par les propositions artistiques du Festival.

15 juillet

## Éloge du théâtre

avec **Alain Badiou** philosophe

Pourquoi défendre cet art singulier de la représentation, ici, au Festival d'Avignon ? À quoi bon faire l'éloge d'une pratique qui, dans les rues, les cloîtres, les cours et les lycées, triomphe un mois durant ? Parce que le théâtre a toujours eu à défendre sa légitimité. Depuis la naissance de la tragédie, il s'est trouvé des philosophes qui ont rejeté cet art de l'illusion, du simulacre et de la dissimulation. Ils n'ont cessé de rejeter ce théâtre d'ombres. Dans *La République*, Platon le chasse de la Cité. D'autres l'ont attaqué parce qu'il n'était qu'une cérémonie bourgeoise à laquelle doit se substituer la fête populaire (Rousseau). Mais le théâtre encourt d'autres dangers. Celui d'être patrimonialisé et muséifié. Un théâtre figé dans des codes présumés. Depuis Platon, on sait que la relation entre philosophie et théâtre n'est pas simple. Un des désirs du philosophe est de discerner le réel sous le jeu des apparences, jeu auquel le théâtre, lieu des masques et des faux-semblants, paraît se dévouer. Comment penser philosophiquement le théâtre à partir de ce paradoxe initial ? Écrivain, philosophe et dramaturge, Alain Badiou n'a cessé de penser cet art qui met les idées en corps. Le théâtre est selon lui un « événement de pensée » qui propose une orientation, une éclaircie dans la confusion des temps. « J'avance ceci, écrit-il dans *Rhapsodie pour le théâtre* : c'est le mauvais théâtre, le théâtre qui est le descendant de la messe, rôles établis et substantiels, différences naturelles, répétitions, événement falsifié. On y goûte, on y mange le puceau, l'hystérique vieillissante, le tragédien à la voix sonore, le virtuose des déplorations, l'amoureuse frémissante, le jeune homme poétique, comme sous les espèces de l'hostie, on mange Dieu. On en sort conforme aux dispositions placardées. On obtient le salut pour pas cher. Le vrai théâtre fait de chaque représentation, de chaque geste de l'acteur une vacillation générique pour qu'y soient risquées des différences sans nul appui. Le spectateur doit décider s'il s'expose à ce vide. Il est convoqué non au plaisir (lequel survient peut-être, par-dessus le marché comme dit Aristote), mais à la pensée. » Quatre ans après son *Éloge de l'amour*, ce philosophe-dramaturge, qui voulut être comédien, revient sur l'art et la question centrale de la représentation.

Né en 1937 au Maroc, **Alain Badiou** ne cesse d'articuler réflexion conceptuelle (Logique des mondes, *Le Seuil*, 2006) et intervention politique (Peut-on penser la politique ? *Le Seuil*, 1985 ; De quoi Sarkozy est-il le nom ? *Lignes*, 2007). Contrairement à nombre de ses contemporains qui ont déconstruit l'édifice de la rationalité occidentale (Petit panthéon portable, *La Fabrique*, 2008), il réactive le geste inaugural de Platon, qui fonde les vérités sur les mathématiques, la politique, l'amour et la poétique (L'Être et l'événement, *Le Seuil*, 1988 ; Manifeste pour la philosophie, *Le Seuil*, 1989 ; Le Siècle, *Le Seuil*, 2005). Romancier et essayiste, Alain Badiou est également dramaturge, comme en témoignent *L'Écharpe rouge* (mis en scène par Antoine Vitez au Festival d'Avignon en 1984), *Ahmed le subtil* (mis en scène par Christian Schiaretti au Festival en 1994), *Ahmed philosophe et Ahmed se fâche* (*Actes-Sud*, 1984 et 1995), trilogie théâtrale qui met en scène les fourberies d'un Scapin contemporain. Il vient de proposer, sous le titre *La République de Platon* (Fayard, 2012), une version du livre grec dans un contexte contemporain, afin d'attester activement la valeur éternelle de cette pensée.

18 juillet

## Penser la différence

avec **Françoise Héritier** anthropologue

**Éric Fassin** sociologue

Nous serions parvenus à l'âge d'or de la reconnaissance des différences. Notre époque serait celle de la tolérance. Homosexualité, transsexualité, parité : tout irait vers le mieux dans un monde métissé qui ferait peu à peu avancer les mentalités. La globalisation des échanges et le tourisme mondialisé auraient permis de passer du choc des cultures au dialogue des civilisations. Rien n'est moins sûr. La récente polémique sur la valeur inégale des civilisations montre que la question de l'altérité est loin d'être réglée. Ce qu'il convient de dire en premier, indique l'anthropologue Françoise Héritier, c'est que le « bon sens » partagé pour affirmer que les autres ne sont pas comme nous et, dans la foulée, nous sont inférieurs, proviennent d'un réflexe psycho-social partagé par toute l'humanité. Ethnologues, géographes, linguistes, historiens savent que, en règle générale, le nom sous lequel se désigne une population définie par une culture, signifie « Nous, les humains ». Les autres sont des barbares (littéralement « ceux qui ne parlent pas comme nous ») ou des sauvages, lorsqu'ils sont encore plus éloignés. Chaque société éduque ses enfants dans un rapport de confiance envers les proches (c'est-à-dire essentiellement les consanguins) doublé de méfiance envers les autres, les non-consanguins. Forcée au cours de la préhistoire, l'idée que les femmes doivent faire des enfants, et surtout des fils pour perpétuer l'espèce, persiste. Les femmes sont cantonnées à leur fonction reproductrice et domestique. La hiérarchie entre les sexes est au fondement de toute hiérarchie. Et ce n'est pas un hasard si parmi les premières mesures que les islamistes ont prises après leurs victoires issues du Printemps arabe concernaient la restriction des droits des femmes. Or naguère, remarque le sociologue Éric Fassin, le féminisme était réputé incompatible avec la culture nationale, dont on aimait célébrer la singularité, en opposition à l'Amérique de la guerre des sexes. Aujourd'hui, au contraire, la liberté des femmes et l'égalité entre les sexes sont opposées au principe de l'identité nationale, voire enrôlées dans la rhétorique du conflit des civilisations. Comment résister à cette instrumentalisation sans renoncer à une pensée critique de la « valence différentielle des sexes », de la domination masculine ? Et si le barbare, c'est celui qui croit à la barbarie des autres, comment penser la géopolitique des différences et du genre ?

***Françoise Héritier** est anthropologue, professeur honoraire au Collège de France et à l'École des Hautes Études en Sciences sociales. Spécialiste en anthropologie sociale des domaines de la parenté, de l'alliance matrimoniale et de l'anthropologie symbolique du corps, elle a été amenée à travailler sur la question des rapports entre les sexes, notamment en s'interrogeant sur l'origine de la « valence différentielle des sexes ». Elle a appliqué dans son expérience professionnelle et professorale l'idée de l'implication nécessaire de l'anthropologue pour résoudre les problèmes de la Cité. Elle est l'auteure de L'Exercice de la parenté (Le Seuil, 1981), Masculin/féminin. 1. La Pensée de la différence. 2. Dissoudre la hiérarchie (Odile Jacob, 1994 et 2002), Une pensée en mouvement (Odile Jacob, 2009), Retour aux sources (Galilée, 2011), Le Sel de la vie (Odile Jacob, 2012).*

***Éric Fassin** est professeur à Paris-8 et chercheur à l'IRIS (CNRS/EHESS). Sociologue engagé, il étudie et intervient sur la politisation des questions sexuelles et raciales, en France et aux États-Unis, et sur leurs croisements, en particulier en matière d'identité nationale, en France et en Europe. Membre du collectif Cette France-là, qui a consacré depuis 2008 quatre ouvrages à la politique d'immigration, il a notamment publié Liberté, égalité, sexualités : actualité politique des questions sexuelles, avec Clarisse Fabre (2003), L'Inversion de la question homosexuelle (éditions Amsterdam, 2005) Le Sexe politique. Genre et sexualité au miroir transatlantique (éditions EHESS, 2009), Género, sexualidades y política democrática (Cahiers Simone de Beauvoir, éditions Colegio de México, 2009), Hommes, femmes : quelle différence ? avec Véronique Margron (éditions Salvator, 2011), Démocratie précaire. Chroniques de la déraison d'État (La Découverte, 2012).*

20 juillet

## Une nouvelle ère écologique ?

avec **Alain Gras** socio-anthropologue des techniques

**Stéphane Lavignotte** pasteur et directeur de La Maison verte

L'écologie est en panne, dit-on. La crise économique l'aurait reléguée au rang des préoccupations subalternes. Pourtant, la biodiversité est plus que jamais menacée et les effets de la pollution sur la santé sans cesse démontrés. Du tarissement des énergies fossiles au réchauffement climatique, l'activité humaine modifie la géophysique de la planète. Faut-il soutenir la perspective d'une croissance durable, favoriser l'émergence d'un *green deal*, d'un capitalisme vert, ou bien sortir du mirage d'une certaine idée de la croissance technoscientifique ? Anthropologue des techniques, Alain Gras démontre que notre monde technique fondé sur la puissance de l'énergie fossile n'était pas inéluctable. À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, le progrès mécanique abandonne, peu à peu, les énergies naturelles au profit de la puissance thermique, qui permet la réalisation d'un fantasme d'origine européenne, celui de la maîtrise de la nature. Depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, nous ne sommes plus dans une société industrielle, mais dans une civilisation thermo-industrielle qui utilise la chaleur comme principal moyen de son efficacité. La contrepartie de ce développement ne peut donc se concevoir que dans un renversement de perspective socio-technique et dans une autre éthique. La technique n'est pas un instrument de domination, d'appropriation de la nature, elle est ou était un moyen de communication, de dialogue avec cette nature. C'est d'abord cet imaginaire qu'il faut retrouver. Bien sûr, elle va de pair avec le choix de technologies simples, robustes, recyclables, adaptées à leur environnement et aux usages des populations. Technologies que les pays émergents pourraient mettre en place encore plus vite que les pays riches parce que le savoir-faire est encore présent. Telle est, selon Alain Gras, la nécessité de la décroissance dans sa dimension universelle que Stéphane Lavignotte, pasteur et essayiste, explore et examine de façon critique dans le sillage d'André Gorz ou de Serge Latouche. La décroissance est-elle soutenable ? Un débat par temps de crise.

*Alain Gras est actuellement professeur de socio-anthropologie des techniques à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne et fondateur du Centre d'études des techniques, des connaissances et des pratiques (CETCOPRA) qu'il a dirigé jusqu'en 2010. Il est actuellement professeur invité sur la chaire UNESCO Développement à l'Université de Valencia. Co-fondateur d'Entropia, revue d'étude théorique et politique de la décroissance et chroniqueur sur ce thème dans diverses revues, il a auparavant développé une intense collaboration avec l'aviation civile, en liaison avec un autre centre d'intérêt principal, sur le plan théorique, qui est la recherche critique sur les macro-systèmes techniques, l'énergie et la thermo-industrie comme instrument de la démesure. Une sévère critique du progrès technique accompagne cette réflexion dans ses derniers ouvrages Fragilité de la puissance et Le Choix du feu, parus chez Fayard.*

*Ancien de la presse lycéenne, Stéphane Lavignotte a été journaliste une dizaine d'années, spécialisé dans la famille, la religion et l'environnement. À la fin des années 80, il s'engage chez les Verts qu'il quittera en 2002. Son action se concentre sur les questions de transports avec l'animation de manifestations à vélo à Bordeaux et Paris (il est le fondateur de Vélorution) mais aussi les questions de société (immigration, homosexualité, toxicomanie). À la fin des années 1990, il renoue avec le protestantisme familial, découvrant les pensées des philosophes Paul Ricoeur et Olivier Abel. Devenu pasteur, il prend la responsabilité de La Maison verte, paroisse protestante inclusive et maison de quartier à Paris 18<sup>e</sup>, lieu de solidarité, de débat et d'expérimentation sociale et écologique. Il a publié Vivre égaux et différents (L'Atelier, 2008), Au-delà du lesbien et du mâle (Van Dieren, 2008), La décroissance est-elle souhaitable ? (Textuel, 2010), Jacques Ellul, l'espérance d'abord (Olivétan, 2012). Il est membre du comité éditorial de la Revue des Livres.*

21 juillet

## Comment penser et représenter la crise ?

avec **Frédéric Lordon** économiste et philosophe

**André Orléan** économiste

Quelle crise vivons-nous ? Une crise de la spéculation et de l'économie des fonds de pensions ou bien également une crise de civilisation ? Pour l'économiste André Orléan, nous vivons sous l'empire et l'emprise de la valeur. Puisque la science économique doit être refondée sur d'autres bases théoriques et d'autres principes que les spéculations chancelantes des néoclassiques, il est temps de déconstruire la notion dominante de valeur économique, tout comme la philosophie a pu déconstruire les valeurs morales, religieuses ou esthétiques, en explicitant les règles de production. Selon André Orléan, « l'extension infinie du règne de la marchandise est le moyen par lequel l'argent établit sa puissance ». Mais, à rebours de Marx, il considère que les économistes ont trop voulu transformer le monde et qu'il est temps désormais de mieux l'interpréter ! La crise financière que nous vivons est matière à penser tant elle a surpris les économistes, les experts et la plupart des éditorialistes. Mais elle est aussi matière à représenter. Elle sollicite également les artistes, documentaristes, plasticiens, cinéastes et metteurs en scène, à qui il revient de trouver les formes expressives susceptibles de hâter la transformation de nos cadres de pensée. Comme le dit Frédéric Lordon : « Il faut toute la cécité des "demi-intellectuels" pour ne pas voir que les idées pures n'ont jamais rien mené, sauf à être accompagnées et soutenues d'affects qui seuls peuvent les doter de force. » Et d'ajouter : « On pourra analyser la crise financière sous toutes ses coutures, raffiner l'argument autant qu'on veut, démonter les systèmes, exposer les rouages, tout ça ne vaudra jamais une image bien choisie qui fait bouillir les sangs ou, comme le dit fort à propos une expression commune, qu'on prend en pleine gueule. » Ainsi, « il ne faut plus seulement dire la crise capitaliste, il faut la montrer, ou bien la faire entendre ». Avec *D'un retournement l'autre*, sa « comédie sérieuse » en quatre actes sur la crise financière, Frédéric Lordon a choisi les alexandrins pour mettre en scène la tragi-comédie boursière qui se joue à l'ère planétaire. D'autres cherchent du côté de l'esthétique post-dramatique pour donner corps et forme au chaos économique. Un dialogue entre deux économistes hétérodoxes sensibles à la question de la représentation théâtrale.

**Frédéric Lordon** est directeur de recherche au CNRS. Il travaille sur le capitalisme financiarisé et ses crises. Il développe également un programme de recherche spinoziste en sciences sociales. Il a notamment publié *Jusqu'à quand ?* Pour en finir avec les crises financières (*Raisons d'agir*, 2008), *La Crise de trop* (*Fayard*, 2009), *Capitalisme, désir et servitude. Marx et Spinoza* (*La Fabrique*, 2010), *D'un retournement l'autre. Comédie sérieuse sur la crise financière*, en quatre actes et en alexandrins (*Seuil*, 2011).

**André Orléan** est un économiste, spécialiste des questions monétaires et financières. Il est directeur de recherche au CNRS et directeur d'études de l'EHESS. Il est également Président de l'Association Française d'Économie Politique (AFEP), jeune association qui milite pour que soit respecté le pluralisme et la diversité des approches dans la recherche et l'enseignement en économie. Il vient de publier aux éditions du Seuil *L'Empire de la valeur. Refonder l'économie qui présente le projet d'une théorie économique revendiquant son appartenance aux sciences sociales, dialoguant avec l'anthropologie, l'histoire et la sociologie*. Il est également l'un des quatre co-auteurs du Manifeste des économistes atterrés (*Les Liens qui libèrent*, 2010). Il a antérieurement publié *De l'euphorie à la panique : penser la crise financière* (*Éditions de la Rue d'Ulm*, 2009), *La Monnaie entre violence et confiance* (*Odile Jacob*, 2002), en collaboration avec Michel Aglietta ainsi que *Le Pouvoir de la finance* (*Odile Jacob*, 1999).

22 juillet

## Le temps passe-t-il trop vite ?

avec **Élie During** philosophe, **Étienne Klein** physicien

Mirage du langage : dès qu'il est mis dans une phrase, le mot « temps » crée une impression de savoir là où il n'y a en réalité aucune espèce de savoir réel. Et c'est ainsi que, parfois, il nous leurre. Par exemple, nous proclamons sans hésiter que « le temps passe », au motif que c'est la notion de passage qui caractérise le mieux la dynamique même du temps. Comme s'il y avait effectivement quelque être propre, autonome, qui soit sujet à « passer ». Mais est-il vrai que le temps passe ? Et qu'est-ce que le temps ? On oppose souvent le « temps des consciences » au « temps des horloges », le temps perçu dans la subjectivité au temps mesuré par la scientificité. Or d'autres temps caractérisent notre modernité : le temps remonté, fabriqué et machiné par l'art, le temps du *live* permanent et des nouvelles technologies, ou le temps historique qui permet de penser notre rapport à l'époque. Ainsi, « le temps n'est pas quelque chose qui existe en soi », affirmait Kant. Et force est de constater que le temps mathématisé du physicien n'épuise manifestement pas le sens du temps vécu, pas plus que le temps vécu ne donne l'intuition de toutes les facettes du temps physique. Les physiciens sont parvenus à faire du temps un concept opératoire sans être capables de définir précisément ce mot et, nous, nous ne pouvons pas nous mettre en retrait par rapport au temps, comme nous ferions pour un objet ordinaire. Nous pouvons le mesurer, mais pas l'observer en le mettant à distance, car il nous affecte sans cesse. Nous sommes inexorablement dans le temps. 90 ans après la rencontre entre Bergson et Einstein à Paris, entre le penseur de la durée et l'inventeur de la relativité, un philosophe et un physicien donnent du temps au temps.

**Élie During** est maître de conférences en philosophie à l'Université de Paris Ouest-Nanterre et chargé de séminaire à l'École des Beaux-arts de Paris. Ses recherches sur les formes de l'espace-temps recoupent plusieurs domaines : métaphysique, esthétique, philosophie des sciences et des techniques. Il est l'auteur de deux ouvrages à paraître, Bergson et Einstein : la querelle du temps (PUF) et Les Temps flottants (Bayard). Il a travaillé à l'édition critique des œuvres de Bergson (Durée et Simultanéité : à propos de la théorie d'Einstein, PUF, 2009 ; Le Souvenir du présent et la fausse reconnaissance, 2012) et a co-dirigé plusieurs ouvrages collectifs consacrés au cinéma et à l'art contemporain : Cinéphilosophie (Revue Critique, 2005), ou encore À quoi pense l'art contemporain ? (Revue Critique, 2010).

**Étienne Klein** est physicien, directeur de recherches au Commissariat à l'Énergie atomique et aux Énergies alternatives et docteur en philosophie des sciences. Il est professeur de physique et de philosophie des sciences à l'École Centrale de Paris. Il a écrit plusieurs ouvrages de réflexion sur la physique, notamment sur la question du temps. Il vient de publier : Discours sur l'origine de l'univers (Flammarion, 2010), Le Small bang des nanotechnologies (Odile Jacob, 2011), Anagrammes renversantes avec Jacques Perry-Salkow (Flammarion, 2011).

---

Essayiste, journaliste et responsable des pages Débats du Monde, **Nicolas Truong** interroge les relations entre la scène et les idées. En 2002, il met en scène La Vie sur terre, adaptation théâtrale de textes issus de la pensée critique. En 2012, il imagine, au Festival d'Avignon, un théâtre philosophique avec Projet Luciole, dans le cadre des Sujets à Vif. Responsable du Théâtre des idées au Festival d'Avignon ainsi que des Débats de la Cité de l'abbaye de Fontevraud, il a publié Une histoire du corps au Moyen Âge (avec Jacques Le Goff, Liana Levi, 2003), Éloge de l'amour (avec Alain Badiou, Flammarion, 2009) et Le théâtre des idées. 50 penseurs pour comprendre le XXI<sup>e</sup> siècle (Flammarion, 2008). En 2011, il a reçu le Grand prix des quotidiens nationaux pour son entretien avec le dissident chinois Liao Yiwu. Producteur à France Culture, il co-anime l'émission Les Retours du dimanche avec Agnès Chauveau.